

## Paola Malquori

### *Sine causa*. Le temps logique du désir d'enfant \*

« Faire des enfants, ou pas » prête à réfléchir sur le sens du mot « faire », qui renvoie à fabriquer, produire de soi, hors de soi, selon une des définitions du dictionnaire *Le Nouveau Petit Robert*. Dans ce sens, « faire » résonne comme un des impératifs catégoriques de la jouissance de notre époque, celle du discours capitaliste où nous sommes plongés ou jetés selon la métaphore heideggérienne, qui remarque le non-choix d'une position, auquel se lie le « ou pas » de la deuxième partie de la phrase, « faire des enfants, ou pas ».

Faire ou ne pas faire, est une nouvelle déclinaison de « être ou ne pas être » d'Hamlet, une question qui interroge le désir du sujet en tant que désir de l'Autre, conçu soit comme l'Autre social qui fait de la parentalité une des normes sociales qui règlent les jouissances subjectives à travers l'institution de la famille, soit comme l'altérité première <sup>1</sup> à laquelle le sujet est confronté depuis sa naissance.

Comment le sujet se rapporte-t-il à ce qui vient du réel de chaque discours ? Où chercher le symptôme, dans le « faire » ou dans le « pas faire » ?

Je voudrais analyser ces questions à partir du cas d'une femme qui vient me voir parce que son désir de devenir mère ne se réalise pas. Elle me dit qu'elle n'est tombée enceinte qu'une seule fois, mais qu'elle a perdu son enfant au cours de la deuxième semaine de grossesse. Après avoir fait plusieurs tentatives médicales et plusieurs analyses pour connaître la cause de cet insuccès, la réponse de la science est : *sine causa* ; le couple ne réussit pas à procréer et la science médicale ne peut en saisir la cause. C'est à ce moment-là, après ce verdict, qu'elle vient me demander une analyse, la science médicale ne répondant pas à sa demande.

Dans toutes ces tentatives, dont la demande d'adoption, le dernier sujet en cause, c'est l'enfant. L'enfant serait plutôt un moyen de s'assurer une place dans l'existence par la transmission, génétique ou par l'adoption, et en effet dans un moment d'angoisse elle se demande : que restera-t-il de moi après ma mort si je ne fais pas d'enfant, aucun trait de moi-même ?

On pense le trait comme ce que le sujet prélève de l'autre par identification, ce que Freud définit, dans *Psychologie des masses et analyse du moi*, comme la première manifestation d'un lien affectif d'un sujet à l'autre, qui peut prendre des formes ambivalentes d'amour ou d'hostilité, un trait qui serait en commun et qui établirait un lien entre eux deux.

Ce trait unaire, Lacan, à partir de la lecture de Freud, l'inscrit dans le champ du désir, champ de l'Autre, en le comparant avec la trace que le chasseur primitif fait sur l'os pour commencer à compter : un, deux, trois <sup>2</sup>, chaque coche occupant une place et ainsi fondant la différence.

En même temps, le trait unaire comme trait signifiant implique le rapport à une trace effacée : les signes du chasseur primitif ne disent rien de ce qu'ils signifient, mais par cet effacement se constitue une chaîne à partir d'un premier signifiant qui représentera un sujet pour un autre signifiant.

La trace du sujet se transmet de quatre façons, par les quatre substances épisodiques par où le sujet se rapporte au désir de l'Autre. Le sujet du désir s'efface comme sujet dans la demande, étant lui-même le petit *a* qu'il cherche dans le champ de l'Autre : objet oral, anal, scopique, invoquant, comme l'indique le mathème de la pulsion \$ désir de demande, en symétrie avec celui du fantasme, \$ désir de *a* <sup>3</sup>.

Je cite Lacan : « Les quatre *effaçons* dont peut s'inscrire le sujet, qui reste, bien sûr, insaisissable, de ne pouvoir qu'être représenté par un représentant, car il ne subsiste qu'en tant qu'il s'inscrit dans le champ de l'Autre <sup>4</sup> » – à souligner : le jeu de mots entre façon et effacer.

Dans la demande : « Quel trait de moi restera après ma mort si je ne fais pas d'enfant ? », on entend que ce sujet pense pouvoir transmettre seulement un trait à travers le corps. Un corps qui se fait sentir. L'horloge biologique la met en garde sur le temps qui passe et qui n'est jamais à l'heure, jamais correct, comme lorsqu'à l'arrivée de ses règles à 11 ans, sa mère lui avait seulement dit : « C'est trop tôt », tandis que maintenant elle pense que c'est trop tard.

Elle se trouve au bord d'un abîme, entre le temps subjectif et le temps de l'Autre, oscillant entre « être victime » et « être juge », seule dans l'angoisse du vide, qu'elle décline dans les termes de la privation dans laquelle son histoire familiale s'est inscrite, et qui la mène dans une revendication constante envers tous les membres de sa famille : sa mère, son père et son frère.

Occuper la place de femme en tant que mère pourrait lui garantir une place dans le discours familial en comblant la privation dont elle se sent affligée depuis toujours.

Mais il y a le corps qui fait symptôme et qui objecte à son désir de devenir mère, en la portant sur le seuil de la demande autour du désir de sa mère, une femme liée à un tyran, son père. La demande sur le désir de la mère, ouvre la question de la femme : qu'est-ce que désire une femme ? Quel est le rapport entre le désir et la jouissance ?

Sa mère, qui ne l'a jamais autorisée à aucun désir et qui se plaignait d'avoir fait des enfants trop tard, ne lui a jamais demandé quand elle aurait voulu faire un enfant. Maintenant, c'est elle-même qui se plaint d'avoir commencé trop tard à essayer d'engendrer, dans un jeu d'identifications spéculaires.

« Tôt ou tard » révèle qu'entre ce couple mère et fille, il n'y a aucune correspondance de temps, aucune synchronie de désir, comme si sans la demande qui porte le désir de l'Autre le sujet ne s'autorisait pas à désirer, soit à devenir sujet : sans le désir de l'Autre, le sujet est comme un moteur éteint qui ne démarre pas.

Dans la période du confinement du à la pandémie, lors des séances par téléphone, surgit l'urgence de la question du corps. Elle voudrait essayer encore une fois la fécondation artificielle pour mettre à l'épreuve ce corps qui lui a donné de grandes satisfactions, mais qui ne fonctionne pas en tant que femme et la fait se sentir défaillante, privée de quelque chose. Le corps vient la trahir en montrant le décollement entre le désir comme puissance et le corps comme acte, le corps faisant limite à un désir qui reste insatisfait. On se demande avec elle ce qu'est un corps qui fonctionne en tant que femme.

Dans une analyse historique sur le corps de la femme dans le passage entre féodalisme et capitalisme, Silvia Federici, dans son livre *Caliban et la sorcière, Femmes, corps et accumulation primitive* <sup>5</sup>, fait la distinction entre production et reproduction. Elle considère que la reproduction est la source de l'exploitation et de la création d'une plus-value au service du système capitaliste, la reproduction de la force de travail.

Dans ce sens, on peut penser que la reproduction comme plus-value prend pour certains sujets la place d'un plus-de-jouir, effet du discours de l'Autre <sup>6</sup>.

Faire des enfants serait au service du discours courant, le discours de la norme <sup>7</sup>, comme on le perçoit lorsque les parents nous amènent leurs enfants, leur demande étant de les normaliser, de les rendre homologues à tous les autres. Que se passe-t-il lorsque l'écran imaginaire de la norme, du « tout va bien », se brise ?

Une autre femme, pendant le confinement, me consulte parce qu'elle a été quittée par son mari après vingt ans de mariage et reste seule avec sa fille de 16 ans dans un pays étranger où elle avait déménagé pour travailler. Elle commence une relation sur un site de rencontres, mais après un mois de messages fréquents et de rêveries, le partenaire virtuel ne répond plus, il disparaît. Angoissée, elle se demande quel sera son destin quand sa fille aura 18 ans et ira étudier à l'étranger. Dans une rêverie, elle se voit toute seule, en se demandant si elle ne risque pas de devenir folle et d'être internée dans un asile.

De même dans ce cas, le cadre de complétude imaginaire de la norme se brise, la toute-puissance du moi chavire dans l'impuissance du sujet face à un réel qui arrive, inattendu. On passe de la plénitude du cadre familial à l'image de la solitude, de la folie, figure d'une femme seule, silencieuse. Le silence, un attribut qu'on associe souvent aux femmes dans les récits et les mythes de plusieurs cultures <sup>8</sup>, est un trait qui laisse le sujet féminin tout seul dans sa jouissance indicible, pas-toute, non partageable ; ça peut être le trait égaré de la féminité, une façon égarée d'habiter le désir, et d'habiter la jouissance.

À notre époque, faire et élever des enfants introduit de plain-pied la femme dans le discours de la norme, en la mettant à l'abri d'une jouissance énigmatique qui n'est pas toute phallique, la femme-mère étant perçue comme moins dangereuse que la femme seule, qui incarne la dimension du désir d'Autre chose, dont nous parle Lacan dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient* <sup>9</sup>.

À l'époque de la Réforme protestante et de la Contre-Réforme, hors de la maison, vagabondes, errantes, hérétiques, les femmes étaient condamnées au bûcher, brûlées comme sorcières. Rappelons-nous qu'en italien le mot *donna*, qui correspond au français « dame », vient du latin *domina*, la maîtresse de la maison, qui à son tour vient du mot latin *domus*, qui signifie maison <sup>10</sup>. Que reste-t-il d'une femme si elle n'est plus la femme d'un homme ni la mère d'un enfant ?

Dans la leçon du 21 janvier 1975 du séminaire *R.S.I.*, Lacan met en symétrie la femme et le symptôme, non pas seulement pour dire que la femme est l'objet *a* de l'homme, mais pour parler de la fonction du dire.

Le symptôme est défini comme « des points de suspension <sup>11</sup> », ce qui renvoie à ce qui ne s'écrit pas du rapport sexuel, les points de suspension représentant comme des points d'interrogation sur le non-rapport.

Si on suit les flèches du schéma des formules de la sexualité <sup>12</sup>, on voit qu'un sujet dans la position féminine peut aller vers le  $\Phi$  de la position

masculine ou vers le  $S(A)$  à l'intérieur du même quadrant, c'est-à-dire que le choix du sexe côté homme inclut l'autre sexe, tandis que le choix côté femme peut l'inclure ou pas.

Le rapport à l'autre renvoie au dire, un dire qui reste silencieux lorsqu'il ne va pas vers le  $\Phi$ . Lorsque l'homme  $\$$  fait d'une femme son objet  $a$ , et lorsqu'une femme va vers le tout phallique  $\Phi$ , se met en scène un rapport avec l'autre sexe qui fait suppléance au non-rapport sexuel.

Faire des enfants met le sujet, homme ou femme, à l'abri de la jouissance Autre, parce que l'enfant peut occuper la place du phallus, et le sujet peut revenir ainsi à la dialectique d'avoir ou d'être le phallus<sup>13</sup>. En même temps, faire des enfants ou pas, amène certains sujets vers la toute-puissance de la demande et de l'offre qui annule tout désir de l'autre<sup>14</sup>.

Le désir inconscient se manifeste dans la demande à un Autre, qui ne répond pas et qui demande à son tour, dans un jeu de répétition infinie où survient une impasse, par l'inévitable dissymétrie entre désir et demande, quel que soit le couple en question.

On comprend la différence entre demande et désir à partir des questions sur la sexualité féminine relevées par Freud. La fille peut désirer le phallus en le demandant là où il n'est pas, à savoir chez la mère. Une demande originaire, mais contre nature, fantasmatique, irréelle, et pour cela infinie. On peut demander tout à une mère et s'apercevoir ne rien recevoir, la demande infinie adressée à la mère tourne autour du vide de la Chose, trace d'une jouissance perdue, que l'objet  $a$  tend à combler.

Pour le cas en question, le tribunal a proposé au couple un enfant en adoption, c'est la deuxième chance, la première ayant été refusée, cette fois c'est une petite fille. Une des premières choses relevées en séance est que le prénom de la petite fille est une partie du prénom de cette femme.

Pour conclure, je dirais que le temps du désir d'enfant est un temps de points de suspension, temps du symptôme nécessaire, où le jeu d'identification continue, dans un déplacement du faire des enfants ou pas à avoir ou être un enfant.

*Mots-clés : femme, désir, jouissance.*

\*[↑](#) Présenté aux Journées nationales EPFCL-France 2020 : « Faire des enfants, ou pas », par visioconférence, les 5 et 6 décembre 2020.

- 1.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 312.
- 2.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 231.
- 3.[↑](#) § désir de *a*, façon dont Lacan lit le mathème du fantasme  $\$ \diamond a$ , dans la séance du 9 mai 1962 du séminaire IX, *L'Identification*, inédit, en ligne.
- 4.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 317.
- 5.[↑](#) S. Federici, *Calibano e la Strega. Le donne, il corpo e l'accumulazione originaria*, Milano, Mimesis, 2015. (Le livre est traduit en français : *Caliban et la sorcière, Femmes, corps et accumulation primitive*, Genève, Marseille, Paris, Entremonde, 2017.)
- 6.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, leçon du 20 novembre 1968.
- 7.[↑](#) « Ce qui fait le lien du désir en tant qu'il est fonction du sujet, du sujet lui-même désigné comme effet du signifiant, c'est ceci, c'est que le *a* est toujours demandé à l'Autre. C'est la vraie nature du lien qui existe pour cet être que nous appelons normé. » J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne », en ligne.
- 8.[↑](#) N. Polla-Mattiot, *Singolare femminile. Perché le donne devono fare silenzio*, Milano, Mimesis, 2019.
- 9.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, leçon du 22 janvier 1958.
- 10.[↑](#) Entretien avec Marguerite Duras, « Il n'y a que les femmes qui habitent les lieux, pas les hommes », 1976, en ligne. Marguerite Duras évoque son rapport à sa maison, ainsi que la puissance et l'attractivité que ce lieu de vie exerce sur elle.
- 11.[↑](#) Ce signe de ponctuation indique en effet une suspension dans le discours, une pause, une phrase qui n'est pas conclue.
- 12.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 73.
- 13.[↑](#) « Il n'y a rien d'excessif, au regard de ce que nous donne l'expérience, à mettre au chef de l'être ou avoir le phallus (cf. *Bedeutung* des *Écrits*) la fonction qui supplée au rapport sexuel. D'où une inscription possible (dans la signification où le possible est fondateur, leibnizien) de cette fonction comme  $\Phi x$ , à quoi les êtres vont répondre par leur mode d'y faire argument », J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 458.
- 14.[↑](#) « Au premier conflit qui éclate dans la relation de nourrissage, dans la rencontre de la demande d'être nourri et de la demande de se laisser nourrir, il se manifeste que cette demande, un désir la déborde – qu'elle ne saurait être satisfaite sans que le désir s'y éteigne – que c'est pour que ce désir qui déborde la demande ne s'éteigne pas, que le sujet qui a faim, de ce qu'à sa demande d'être nourri répond la demande de se laisser nourrir, ne se laisse pas nourrir, et refuse en quelque sorte de disparaître comme désir du fait d'être satisfait comme demande – que l'extinction ou l'écrasement de la demande dans la satisfaction ne saurait se produire sans tuer le désir. » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 242-243.